

# Hystérie

« La prochaine fois qu'on croira que les hystériques ont disparu, assurons-nous bien que personne ne nous appelle pour nous demander de l'aide. », C. Bollas.

Le psychanalyste a-t-il encore quelque chose à dire de l'hystérie en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle ? Et l'hystérique, qu'a-t-il donc à adresser à son contemporain ? Dans son ouvrage paru à Londres en 2000, *Hysteria*, Christopher Bollas propose une lecture renouvelée de l'hystérie, tout en maintenant des appuis théoriques au plus près des fondements freudiens. Psychanalyste américain formé au sein de la British Psychoanalytical Society de Londres, Bollas a produit une œuvre importante dont voici désormais le troisième livre accessible en langue française. Les deux premiers sont *Les Forces de la destinée* (trad. A. Weill, Calmann-Lévy, 1989, trad. fr. 1996), *Le Moment freudien*, (trad. A. de Staal, Ithaque, 2007, trad. fr. 2011). Ses théorisations s'appuient sur une lecture rigoureuse de l'œuvre freudienne, enrichie, entre autres, par les apports de D.W. Winnicott et de W.R. Bion. Au croisement des cultures américaines et européennes, émerge sous sa plume une pensée vivifiante, inédite pour le clinicien francophone.

Cent ans après les tableaux cliniques dressés par Freud et Breuer, l'hystérie ici dépeinte s'offre sous un nouveau jour. Tant masculine que féminine, ses acteurs nous semblent familiers, présentant des traits proches des troubles limites ou des pathologies narcissiques. Le lecteur se surprend ainsi à s'interroger sur ses propres patients, pour lesquels il n'aurait pas forcément envisagé jusqu'alors un éventuel fonctionnement sur un registre hystérique. Bollas dresse en effet un portrait assez ouvert de l'hystérie, concevant cette notion non pas seulement comme une pathologie en bonne et due forme, mais surtout selon une modalité d'aménagement du fonctionnement psychique - un « caractère hystérique » -, dans lequel le processus prime sur la structure. Sans perdre de vue l'importance d'une étiologie plurifactorielle <sup>1</sup>, il postule une hystérie constitutive du fonctionnement psychique, du développement infantile, issu des traces des relations primaires.

Le cœur de sa thèse réside dans l'idée qu'au sein des relations primaires, le parent (la mère surtout <sup>2</sup>), excluant consciemment la place du sexuel et des organes génitaux de son enfant, produirait un vécu qui, paradoxalement, sexualiserait l'ensemble du corps du nourrisson, point de départ d'une forme de clivage entre l'accueil d'un « savoir non pensé » et les expériences sensorielles, entre l'affect et ses repré-sentations, et in fine, entre la sexualité parlée et la sexualité agie. Ces développements rejoignent ici ceux de Jean Laplanche et de sa théorie de la séduction généralisée, selon lesquels, au sein de « la situation anthropologique fondamentale », la mère chargerait la relation à son enfant de « signifiants énigmatiques » porteurs d'une valeur sexuelle inconsciente. « Même si la mère a jeté sur les organes génitaux un regard de dégoût, elle accorde au corps du tout-petit l'onction de ses excitations refoulées, et surtout déplacées, dans la mesure où les autres zones érogènes (...) ont été transmutes en objets libidinaux. L'hystérique est sexualisé sur toute la surface de son corps » (p. 262).

À l'âge adulte, un des destins de ce refoulement conduira les sujets hystériques à refuser « de pénétrer psychiquement dans l'univers sexuel tel qu'il existe en vrai ; ils préfèrent s'approprier le discours sur le sexe et en faire un usage en le substituant à la chose réelle » (p. 262). La possibilité de satisfaction s'engagera alors dans une voie fantasmatique plutôt qu'agie.

« La passion de l'hystérique, c'est de s'identifier aux objets internes d'autrui et d'en offrir une représentation. Là, tel un observateur clandestin, l'hystérique s'abandonne à toute la profondeur de sa rêverie ; il se métamorphose dans les personnages qu'il lit ou qu'il voit, se les annexant après-coup, et revivant leurs vies dans les récits qu'il en fait aux autres. (...) Il est tout à fait étonnant de voir combien les hystériques percent à jour les autres, pénétrant un partenaire qui leur résiste d'un

œil critique, dans le but arrêté d'y déloger les objets internes comme on fait tomber les fruits d'un arbre » (p. 260). C'est en usant de ce même processus, que, soutient l'auteur, les hystériques auraient transformé leur symptomatologie afin de l'adapter aux désirs des autres, aux désirs de leurs analystes. Les troubles limites, les troubles déficitaires de l'attention avec hyperactivité, les troubles de la personnalité multiple seraient autant de formes qu'auraient empruntées les hystériques lors de ces dernières décennies pour « séduire » leurs thérapeutes et exciter leur attrait pour la nouveauté. « La psychanalyse a désexualisé son propre langage et ses théories » (p. 284) pour valoriser le terme d'état-limite et refouler celui de l'hystérie. Ceci expliquerait, en partie du moins, que l'hystérie ait disparue du vocabulaire courant des cliniciens contemporains, et que ce diagnostic ait parfois été relégué aux seuls temps premiers de la psychanalyse.

Sous la plume de Bollas, l'hystérique devient un personnage. Il est quelqu'un que nous voyons évoluer, se comporter face aux situations de la vie courante, un personnage vivant et familier : « C'est l'hystérique », nous dit-il. Et à la fois, ce livre ne vise pas tant à présenter des personnes que « des échecs à devenir des personnes à la hauteur de leur potentiel » (p. 13). C'est ici un autre pan de la conception de l'hystérie. Les personnes hystériques souffriraient de ne réussir à révéler leur self, qui, figé dans une stase partielle de son développement, produirait des aménagements inauthentiques, en faux-self. L'individu, qui a pu découvrir « la fonction tierce du langage » dans la relation mère-enfant (p. 70), va faire usage de la parole comme un moyen de représentation, une représentation quasi théâtrale, qui met en scène des éléments du self non-intégrés.

Selon ces mêmes effets, le sujet hystérique, investissant les formes de satisfaction de l'autre, se voit assigné à n'exister que comme un double de soi désexualisé (sous les figures infantiles de la « fille à papa », de l'« enfant acteur », d'« enfants Barbie »...). L'enfant, investi comme un objet du discours parental, un « objet narratif », imaginaire, idéalisé et surtout désexualisé, souffre dans ses possibilités d'exister d'après ses besoins propres. Nous retrouverons ici toutes les cliniques de l'imposture et du faux-self sous un jour nouveau, où la coloration hystérique réinterroge ces cliniques des « limites ». Bollas développe aussi une réflexion sur le faux-self du genre, touchant l'identité sexuelle ; le sujet étant placé « en suspens entre deux options antagoniques : comme un self transcendant asexuel ou comme un faux-self sexuel précoce » (p. 147).

Conçu comme un véritable ouvrage et non telle une compilation d'articles, les 300 pages d'Hystérie s'offrent au lecteur suivant des abords particulièrement cliniques. Ces appuis cliniques qui accompagnent de bout en bout la lecture viennent soutenir une théorisation, qui, bien que restant particulièrement accessible, pourrait dérouter quiconque ne serait pas familier à la pensée de l'auteur. À l'instar de Winnicott, Bollas déploie en effet une manière de penser le fonctionnement psychique et la psychanalyse toute singulière, naviguant avec une certaine liberté, et en employant une terminologie qui lui est propre. Hystérie, qui fait partie du milieu de l'œuvre de Bollas, apparaît ainsi comme un ouvrage particulièrement accessible, au sein duquel se dessinent les lignes essentielles de ce qui peut constituer sa propre métapsychologie<sup>3</sup>. Les derniers chapitres, enfin, (Les drogués du transfert, Le thérapeute face à la séduction) proposent des considérations ancrées dans la pratique, permettant au clinicien de mieux appréhender les issues pour faire face à ces configurations cliniques qui viennent parfois intensément malmener la pratique.